

PORTRAIT DE LA JEUNE FILLE EN FEU

De Céline Sciamma



Un film qui bouleverse par sa mise en scène des rapports de pouvoir et de désir inscrits dans les regards.

On sort de la salle de cinéma les joues humides - c'est ridicule, ça nous regarde, peut-être le manque de sommeil - mais à la faveur d'une combustion lente, progressive, *Portrait de la jeune fille en feu* se révèle l'un de ces très beaux films qui donnent envie de faire des films, ou d'en voir, ou d'en espérer d'autres. Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce quatrième long métrage de la Française Céline Sciamma propose un regard en rupture avec l'ordinaire des regards, une alternative. Sur la question même du regard justement, sur un temps de l'histoire, sur la peinture, sur les femmes, leurs accomplissements et leurs désirs brimés ou émancipés. Si bien qu'on ne peut que se dire, il se passe quelque chose là-dedans, au sein du cinéma français, et même au sein de films aux contours un peu convenus comme d'abord celui-ci : quelqu'un est en train d'y apposer sa touche, autrement. C'est Céline Sciamma, et ce n'est pas rien. Laissons les larmes sécher, avec autant de patience que l'huile le peut sur sa toile, et reprenons.

C'est tout le film, incandescent définitivement, sensuel et libéré, collectif, qui va nous montrer des femmes désirer librement. Elles fument, boivent de la bière, mettent les mains dans les poches, préparent leur dîner, jouent aux cartes - la mère s'étant absentée, on fait un peu plus de place à la servante. Elles prennent soin les unes des autres, s'approprient, triangle d'affections. Marianne, pas peu fière, énumère ce qu'elle voit de manies - mordre ses lèvres, se toucher le front - chez son modèle comme se pensant seule apte à sonder dans sa gestuelle son bonheur, son trouble ou son énervement. Cette dernière lui rend la pareille. Tout ce retournement de la regardeuse regardée, et inversement, multiplie les directions comme des sens réveillés, des prises de pouvoir, constamment malmenées : un monde s'effondre, l'autre peut commencer à exister. Il s'agira d'aimer. Et les tableaux (toiles et séquences de cinéma) se succèdent et le permettent - magnifiques souvent : comme ce feu qui vient grignoter la robe d'Héloïse et celle de la nuit...

Sciamma donne un bel espace, un écrin, un costume de film d'époque à des corps contemporains, ou des corps d'époque enfin filmés au prisme de notre contemporanéité, pour que les peaux se touchent enfin, que les filets de salive se tendent, les corps de femmes s'expriment, se reflètent dans les miroirs, puissants, transpirant allégrement, disposant d'eux-mêmes, se disposant donc autrement. Et entre la femme, sa figure peinte, son souvenir, il faudra choisir. Avec son *Portrait de la jeune fille en feu*, Sciamma semble nous raconter comment on tire un bout de passé à la surface, pour le relire, le dire, le redire autrement, le sonder à sa manière (en s'aidant des archives qu'elle a exhumées de l'ébullition artistique féminine d'alors) elle a donné vraiment, enfin, sa version du tableau d'époque, sa contre-toile, que l'on n'a pas fini de déchiffrer.

Jérémy Piette